



■ DIE VIER FRAGEN

1. Die „Angriffe“ in mehreren Deutschschweizer Kantonen auf die Landessprachen im Schulunterricht in den Jahren 2011-2012 sind Indikatoren für den geschwächten Stellenwert dieser Sprachen und möglicherweise auch für einen kulturellen Wandel im Zeichen der Globalisierung. Entspricht diese Situation für die viersprachige Schweiz einer Entwicklung, die nicht überbewertet werden sollte oder die eine Bedrohung für den nationalen Zusammenhalt darstellt?
 2. Ist das Modell für den Fremdsprachenunterricht ab der Primarschule gescheitert, noch bevor es in allen Kantonen umgesetzt wird oder haben wir es bei den erwähnten Ereignissen mit Warnschüssen zu tun, die auf weitere spezifische Probleme in der Volksschule, insbesondere im didaktisch-pädagogischen Bereich hindeuten?
 3. Sollten Beschlüsse im Fremdsprachenunterricht nach den gleichen bildungspolitischen und pädagogischen Kriterien wie in anderen Fächern gefällt werden oder ist die sprachpolitische Komponente (offizielle Viersprachigkeit der Schweiz, nationale Kohäsion) immer zu berücksichtigen?
 4. Welche persönlichen Anliegen verbinden Sie mit dem Sprachenunterricht in der Schweiz?
-

■ LES QUATRE QUESTIONS

1. Les « attaques » aux langues nationales dans l'enseignement scolaire, qui se sont produites dans plusieurs cantons alémaniques en 2011-2012, sont des indicateurs de la position affaiblie de ces langues et peut-être aussi d'un changement culturel sous le signe de la globalisation. Est-ce que cette situation constitue pour la Suisse quadrilingue un développement dont il ne faut pas surestimer l'importance ou représente-t-elle une menace pour la cohésion nationale?
 2. Est-ce que le modèle pour un enseignement des langues étrangères dès l'école primaire a échoué encore avant d'avoir été appliqué dans tous les cantons ou s'agit-il, pour les événements évoqués plus haut, de tirs de semonce renvoyant d'abord à d'autres problèmes spécifiques de l'école obligatoire, en particulier dans les domaines didactique et pédagogique ?
 3. Est-ce que les décisions concernant l'enseignement des langues étrangères doivent être prises selon les mêmes critères pédagogiques et relatifs à la politique de l'éducation que l'on applique à toutes les branches ou la politique linguistique (quadrilinguisme officiel de la Suisse, cohésion nationale) doit-elle toujours être prise en compte ?
 4. Quels sont vos souhaits personnels liés à l'enseignement des langues en Suisse?
-

■ LE QUATTRO DOMANDE

1. Gli « attacchi » contro l'insegnamento delle lingue nazionali avvenuti in diversi Cantoni della Svizzera tedesca negli anni 2011-2012 sono indicatori del minor valore attribuito a queste lingue e forse anche di un mutamento culturale nel contesto della globalizzazione. Per la Svizzera in quanto Paese quadrilingue questa evoluzione è una tendenza cui non va dato troppo peso o è una minaccia per la coesione nazionale?
 2. Il modello per l'insegnamento delle lingue straniere nelle scuole elementari è fallito già prima di essere attuato da tutti i Cantoni? Oppure gli eventi menzionati vanno visti come segnali d'allarme concernenti altri problemi specifici della scuola pubblica, soprattutto nell'ambito didattico-pedagogico?
 3. Le decisioni che concernono l'insegnamento delle lingue straniere devono basarsi sui medesimi principi di politica dell'educazione e criteri pedagogici applicati alle tutte le materie o bisogna sempre considerare gli aspetti di politica linguistica (cioè il quadrilinguismo ufficiale della Svizzera e la coesione nazionale)?
 4. Quali sono le Sue richieste e i Suoi desideri per l'insegnamento delle lingue in Svizzera?
-



■ DIE ANTWORTEN DER ORGANISATIONEN/INSTITUTIONEN – LES RÉPONSES DES ORGANISATIONS/ INSTITUTIONS – LE RISPOSTE DELLE ORGANIZZAZIONI/ISTITUZIONI

VIRGINIE BOREL

Directrice du Forum du Bilinguisme

1. Il faut à mon sens remettre les éléments dans leur contexte. La première « dérive » contre les langues nationales remonte officiellement à 2004 lorsque la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP) a adopté une stratégie nationale pour le développement de l'enseignement des langues. Or, le canton de Zurich s'était prononcé en faveur de l'anglais précoce bien avant 2004...

Le résultat est que, depuis lors, la première langue étrangère enseignée est l'anglais dans les cantons de Suisse centrale et de Suisse orientale et le français dans le reste des cantons alémaniques et au Tessin. Aux Grisons, la première langue étrangère est l'allemand, l'italien ou le romanche en fonction de la zone linguistique. Quant aux cantons romands, ils se sont accordés pour l'apprentissage de l'allemand avant celui de l'anglais, ce qui donne une plus grande visibilité à la première langue nationale.

Il faut relever que six cantons alémaniques - bilingues ou situés sur une frontière linguistique : VS, FR, BE, SO, BS et bientôt BL - ont défendu l'apprentissage du français avant celui de l'anglais et ont, de ce fait, choisi de développer une vision didactique commune (le projet *Passepartout*) et de nouveaux moyens d'enseignement visant à revisiter l'enseignement des langues.

Quant à la Loi sur les langues et la compréhension, elle a permis de renforcer les moyens de la Fondation ch visant à encourager le développement des échanges entre régions linguistiques dès les premières années d'étude de la langue. Les résultats se font encore attendre. Or, pour que l'intérêt pour les autres régions – et de facto les autres langues – se renforce, encore faudrait-il que l'interpénétration ne diminue pas.

La cohésion nationale ne doit pas être un slogan creux, mais le fruit du travail permanent de tous les milieux: politiques, éducatifs, économiques, culturels, etc. pour conserver l'équilibre précaire qui a un jour conduit à la *Willensnation* que l'on connaît encore aujourd'hui.

2. Les premiers enseignements liés à l'usage du nouvel outil pédagogique *Mille feuilles* pour l'apprentissage du français dans les six cantons mentionnés plus haut sont, semble-t-il, très positifs. Le projet *Passepartout* a fondé sa légitimité et son action sur des principes didactiques modernes en matière d'enseignement des langues. Le but suprême est la création d'un répertoire plurilingue chez les élèves incluant la première langue, mais également les différentes langues présentes chez les enfants. Pourquoi ne pas développer son usage à tous les cantons alémaniques ? Les outils pédagogiques en matière d'apprentissage des langues doivent en effet tenir compte de l'évolution de la société afin que tous les élèves puissent y adhérer.

3. Les études scientifiques sont unanimes pour souligner que l'apprentissage précoce d'une langue étrangère est facilité si l'on commence au plus jeune âge. Regardez à ce sujet à quelle vitesse un enfant issu de la migration acquiert la langue d'accueil! Arrêtons de diaboliser l'apprentissage du français ou de l'allemand - et même des dialectes... Soulignons simplement l'importance de l'ouverture à l'autre et développons les échanges entre les régions, dès le plus jeune âge!

Au niveau politique, il devrait sembler évident de promouvoir le plurilinguisme helvétique : lorsqu'on a la chance de trouver sur un petit territoire comme le nôtre trois langues européennes vivantes, il faudrait éviter de galvauder cette opportunité !

4. Malgré les refus répétés des Chambres fédérales sur la question, il s'agirait à mon sens de réfléchir une fois encore à l'obligation pour les cantons de choisir comme première langue étrangère une des langues nationales. Le fait d'inclure les échanges linguistiques dans le cursus scolaire me semble également un moyen visant à promouvoir de manière pragmatique et constructive, sans contraindre, les langues nationales par la pratique active de celles-ci, incluant les dialectes alémaniques qui font partie intégrante du pluriculturalisme suisse.

A tous les niveaux de la société (éducatif, économique, culturel, social, etc.) que l'on ne se « tourne pas le dos », mais qu'au contraire, on fournisse en permanence les efforts nécessaires à une bonne compréhension.

MATTEO CASONI, ELENA MARIA PANDOLFI

Osservatorio linguistico della Svizzera italiana (OLSI)

1. Il dibattito sulla questione (sulle questioni) della lingua (a scuola e nella società) tendono spesso alla polarizzazione delle posizioni e producono atteggiamenti che vanno dal vittimismo, all'indifferenza, alla benevolenza, al protezionismo. Personalmente riteniamo preferibile evitare di porre la questione in termini di 'minaccia', 'attacchi', ecc.: sono immagini bellicose che tolgono lucidità alla riflessione e non rendono conto della complessità della situazione. La Svizzera è per costituzione un paese quadrilingue. Da un punto di vista legislativo la parità di trattamento delle lingue nazionali è garantita. Per esempio a livello di

maturità federale, non è escluso a priori che l'italiano possa essere la seconda lingua nazionale insegnata. Esiste quindi una base normativa chiara. E questa base non appoggia sul vuoto, ma su una realtà sociale di fatto plurilingue.

Proviamo a considerare la questione attraverso i dati statistici. La nuova modalità del censimento federale della popolazione permette di indicare più di una lingua principale: i dati del 2010 collocano l'italiano al 8.4%. Nel 2000 (quando era possibile indicare una sola lingua) l'italiano era la lingua principale del 6.5% della popolazione svizzera. Non disponiamo ancora dei parametri per poter confrontare questi due dati, ma è significativo considerare come 'dentro' quell'8.4% vi sono diverse persone bilingui, residenti nella Svizzera interna, che parlano anche italiano (soprattutto in famiglia) e che lo considerano appunto 'lingua principale' accanto al tedesco o al francese. Questo dato è un indicatore sia del mantenimento e della vitalità dell'italiano in Svizzera, sia della realtà e dell'importanza del bilinguismo e plurilinguismo come elemento della cultura svizzera, a livello sociale, delle competenze e dell'immagine positiva che i parlanti hanno delle lingue nazionali.

2. I problemi sono utili perché ci stimolano e ci obbligano a trovare delle soluzioni. Abolire una materia, o non permettere a uno studente di seguire un corso perché è 'difficile' non è certamente una soluzione per la scuola. Esistono oramai molte esperienze non problematiche di insegnamento in più lingue, che puntano su modelli didattici in cui l'accento è posto principalmente sugli aspetti comunicativi e funzionali delle lingue, lasciando in secondo piano, in un primo tempo, gli aspetti normativi.

3. La scuola occupa e svolge un ruolo centrale nella società e nella formazione del cittadino quindi l'insegnamento delle lingue nazionali e straniere è un elemento fondamentale della politica di un paese in senso ampio. Una politica linguistica incentrata sulle risorse plurilingui è anche una politica economica consona all'attuale contesto della globalizzazione, che è tutt'altro che un contesto economico monolingue (non dimentichiamo che le lingue nazionali svizzere sono anche tra le principali lingue della comunità europea). Inoltre la globalizzazione non è soltanto un processo di omologazione, di uniformazione, ma è anche una situazione di contatto, di scambio tra culture diverse, una situazione che da sempre caratterizza il nostro paese. Tutto sommato basterebbe decidere di mantenere e promuovere ciò che in Svizzera già c'è.

4. In generale è auspicabile che la riflessione attorno all'insegnamento delle lingue sia incentrata soprattutto sui metodi, sugli aspetti didattici, su soluzioni innovative. Anche a livello di politica scolastica è possibile valorizzare e sviluppare ciò che già esiste. Pensiamo agli scambi linguistici e scolastici promossi dai cantoni o a progetti di insegnamento innovativi. Per l'italiano possiamo citare due progetti: il "Curriculum minimo d'italiano" (www.italianosubito.ch), un corso speciale di una settimana (circa 30 ore) in cui si pone l'accento sul piacere e il gusto per la lingua italiana, connotando positivamente il suo apprendimento. L'altro progetto in corso di realizzazione (una collaborazione tra l'Istituto di plurilinguismo, l'Università di Berna e l'OLSI) è un manuale di italiano ricettivo, che permetterà agli adulti di sviluppare competenze ricettive dell'italiano attraverso un percorso di auto-apprendimento. Esiste già un manuale simile per apprendere lo svizzero tedesco (*Chunsch druus?*) e un progetto simile è in corso anche per il romancio. L'obiettivo è quello di permettere una comunicazione basata sul plurilinguismo ricettivo e sull'intercomprensione, l'idea è che ciascuno parla la sua lingua e ci si capisce, e questo non è solo un auspicio, ma una situazione che è già parte della realtà svizzera.

IGNAZIO CASSIS

Consigliere nazionale TI, Copresidente Intergruppo parlamentare Italianità

1. E' chiaramente una minaccia alla coesione nazionale! La lunga coesistenza pacifica tra popolazioni di diversa lingua e cultura in Svizzera non è legata al caso, ma a uno sforzo continuo, alla volontà di trovare un legame "artificiale", non dato appunto da una lingua, cultura o religione comune. La globalizzazione economica e la conseguente predominanza dell'inglese quale lingua franca hanno rotto questo delicato equilibrio e c'impongono un ripensamento del nostro modello.

2. Non parlerei di fallimento, ma di normali difficoltà insite nella ricerca di modelli innovativi. Sarebbe bello se ogni innovazione avesse subito successo e non creasse problemi. Ma così non è. E nemmeno è detto che abbiamo già identificato la miglior soluzione. Occorre perseverare con idee coraggiose. Purtroppo il contesto sociale attuale è poco aperto al nuovo, viviamo un'epoca piuttosto reazionaria e diamo troppo peso al bisogno di "certezze".

3. L'approccio utilitaristico è oggi dominante, ma non è certamente l'unica dimensione etica da considerare. La Svizzera è una "Willensnation" – nata cioè dal volere di popoli diversi. Ora questo "volere" va costantemente confermato, altrimenti smette di esistere. L'utilitarismo deve dunque coniugarsi con la ferma volontà di promuovere quale finalità la coesione nazionale. L'insegnamento delle lingue è un perno a tal proposito. Quello delle scienze naturali non lo è.

4. Io vorrei che ogni allievo, alla fine della scuola dell'obbligo, sappia esprimersi e scrivere correttamente nella propria lingua madre e in una seconda lingua nazionale. Inoltre deve avere buone nozioni – anche se inferiori alle prime due – in una terza lingua, non necessariamente nazionale (inglese, ma anche cinese, russo, spagnolo ecc.).

MANUELA CIMELI

Schweizerische Akademie der Geisteswissenschaften

1. Diese Entwicklung gilt es auf Ebene der Kantonspolitik durchaus ernst zu nehmen und für sie sollte eine Lösung gefunden werden.

2. Problemfälle und -felder im didaktisch-pädagogischen Bereich sollen individuell gelöst werden. Dies tangiert nicht grundsätzlich das Modell des Fremdsprachenunterrichtes ab der Primarschule.

3. Die sprachpolitische Komponente ist zu berücksichtigen.

4. Unsere Nationalsprachen sind eine Bereicherung für unser Land. Ihr Erwerb stellt für die Politik eine Herausforderung dar; dies ist jedoch eine Hürde, die zu nehmen sich lohnt.

DOMINIQUE DE BUMAN

Conseiller national FR, Président de Helvetia Latina

1. Les attaques qui se produisent partout en Suisse contre la priorité accordée à l'enseignement de la deuxième langue nationale sont dangereuses pour la cohésion nationale. Les langues ne sont en effet pas seulement des vecteurs de communication, mais aussi de cultures, de manières de penser différentes.

Et ce sont ces approches différentes qui font que la Suisse n'est ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Italie ! Certes, la démocratie directe est-elle encore un point commun à toutes les régions du pays, mais les langues nationales ne doivent en aucun cas être mises de côté. Il y a un danger à long terme pour l'existence même de la Suisse.

2. Le problème de l'enseignement des langues dans les écoles est dû à mon avis à deux facteurs : d'une part, il y a un manque généralisé d'enseignants de langue maternelle correspondante, d'autre part, les langues s'apprennent vraiment par immersion de l'élève, ce qui n'est pas souvent le cas.

3. Encore une fois, je suis convaincu de la priorité à accorder à l'enseignement des langues nationales, et la place dans la grille horaire doit être excellente pour les élèves. Les moyens pédagogiques utilisés doivent aussi être les meilleurs possibles. Ceci étant dit, il faut tenir compte à la fois de la spécificité de la langue enseignée et de la nature culturelle de ceux qui apprennent.

4. Il faut donner les moyens nécessaires pour l'apprentissage de TOUTES les langues, de façon à ne pas porter atteinte à la cohésion nationale ET à ne pas dresser les langues les unes contre les autres. En résumé, il faut accorder la priorité aux langues nationales, mais sans prêter l'enseignement de l'anglais.

GIANNI GHISLA

Segretario Fondazione Lingue e Culture

1. Peter Bichsel nel suo bel "La Svizzera dello svizzero" (1970, Casagrande, trad. di Enrico Filippini) affermava: "Sono contento che ci siano anche loro, i Ticinesi, i Romandi, i Romanci. Reciprocamente potremmo aiutarci ad evitare di diventare tipici." Ecco, l'essere tipico nel senso di conforme, adattato, succube dello spirito del tempo, dello "Zeitgeist", è oggi, rispetto all'epoca in cui Bichsel scriveva il suo libello critico sulla Svizzera, ormai diventato tratto essenziale del perbenismo elvetico. Come ovunque nella cultura postmoderna del capitalismo planetario, individui e istituzioni, guidati dalla bussola del mercato, si nutrono del presente, dimenticando il passato e perdendo la capacità di pensare il futuro: di fronte alla prepotenza pragmatica dell'utilitarismo e dell'avidità, dell'efficienza senza senso e della qualità fattasi ideologia non sembra esserci argomento che tenga.

Ora, ciò che succede sul fronte linguistico-culturale nel nostro Paese, tra l'altro con gli attacchi alle lingue, non è che un sintomo, per quanto marginale, di questi fenomeni. Se proprio nella scuola vogliamo riservare dello spazio per una lingua – ovviamente intesa in senso strumentale e funzionale e non certo come veicolo di cultura – allora questo spazio dovrebbe andare all'inglese, con buona pace per chi, e non sono in pochi, negli ultimi decenni si è dato un gran da fare per valorizzare la diversità linguistico-culturale della Svizzera – uno dei pochi capitali di cui disponiamo. Non c'è quindi da meravigliarsi se andiamo incontro a qualche serio problema di identità. Con un po' di cinismo si potrebbe dire: persa un'identità se ne costruisce un'altra. Eppure, una sensazione di disagio sono in molti ad averla...

2. Certo, a ben vedere, il modello se non è fallito è perlomeno sulla cattiva strada. Una corresponsabilità della scuola mi sembra evidente, ma non si dimentichi che la scuola è comunque uno specchio della società, per cui vale il discorso fatto in risposta alla prima domanda. Ciò detto, prendiamo atto solo di alcune cose. Prima cosa: come è possibile che qualcuno possa insegnare una lingua se non la padroneggia, se non la ama, se non gode della cultura che essa rappresenta? Eppure si da il caso che purtroppo non pochi fra insegnanti che insegnano le L2 nella scuola elementare rientrano in questa categoria. Seconda cosa: buona parte della didattica delle L2, come tutte le didattiche, negli ultimi decenni, non ha resistito alle tentazioni del tecnicismo strumentale. Succube del miraggio degli obiettivi da poter controllare, ha finito per dimenticare che una lingua è qualcosa che vive, che in una certa misura deve affascinare, ma al tempo stesso, per essere imparata, richiede rigore e sudore. Sono pochi i privilegiati che imparano una lingua quasi come "effetto collaterale" di attività comunicative realizzate in classe.

3. Lo Stato e le Istituzioni del nostro Paese così come il benessere economico, sociale e culturale di cui continua a godere sono in misura non indifferente il risultato di una scuola pubblica gestita e guidata secondo scelte e principi politici. Pensare che quanto insegnato sui banchi di scuola possa essere definito al di là di un consenso politico strenuamente ricercato e difeso è fuorviante e presta il fianco a sgradevoli derive che portano il marchio del "menostato" e della preminenza degli interessi particolari sull'interesse comune. Che ciò debba valere anche per la scelta delle lingue da insegnare pare ovvio. Il problema sta nel fatto che oggi anche nel nostro Paese la frantumazione degli interessi, il predominio dell'economia sulla politica, l'avanzata del federalismo concorrenziale – che spiazzava quello solidale – ecc. rendono di per sé difficile la ricerca di un consenso. Se poi consideriamo i fenomeni del multiculturalismo e delle nuove tecnologie della comunicazione, la difficoltà sulla via di un comune denominatore è veramente ardua. In ogni modo: fintanto che la classe politica (prendiamo ad esempio il Consiglio Federale e le Camere) ostenta un chiaro disinteresse per la padronanza delle lingue, sarà difficile convincere la gente di questo Paese che proprio quelle lingue snobbate dai governanti sono una condizione necessaria per la coesione nazionale e per l'identità elvetica.

4. Se è vero che l'esempio viene dall'alto e che parte dell'apprendimento avviene per imitazione, allora direi, provocatoriamente, che la condizione necessaria per dare una spinta all'insegnamento delle lingue nazionali (e non solo) è che i politici a livello

nazionale padroneggino almeno tre delle quattro lingue del Paese. Se si fa un esame allo/a straniero/a di turno affinché (giustamente) capisca e parli decentemente la lingua per pretendere di diventare svizzero/a, allora perché non possiamo chiedere ai rappresentanti del popolo e ai membri del governo che facciano qualche corso prima di aspirare alle cariche pubbliche di alto livello?

CHRISTINE LE PAPE RACINE

Präsidentin Arbeitsgemeinschaft zur Förderung des mehrsprachigen Unterrichts in der Schweiz

1. Ich erachte es nicht als eine unmittelbare Bedrohung für den nationalen Zusammenhalt.
2. Ich nehme an, dass das jetzige Modell des Fremdsprachenunterrichts durchaus eine Chance hat und zu Erfolgen führen kann. Wir müssen jetzt dort, wo es möglich ist, optimieren und Geduld haben, bis die ersten beiden Jahrgänge am Ende ihrer Volksschulzeit angekommen sind. Dann können wir evaluieren und weitere Schritte entscheiden.
3. Die sprachpolitische Komponente bezüglich der nationalen Kohäsion ist immer wichtig, aber die gesamtgesellschaftliche, die ökonomische, kulturelle sowie die lokale und individuelle Situation sind mitzubedenken. Besonders wichtig aber sind aus meiner Sicht die Erkenntnisse aus der Sprachenerwerbsforschung, deren Umsetzung anstehen und die gegenwärtig in der Schulpraxis zu Unsicherheiten führen können. Die Lehrpersonen stehen unter grossem Weiterbildungsdruck, was sowohl die eigene Fremdsprachenkompetenz wie auch die Fachdidaktik betrifft. Die erhöhte Komplexität im Zusammenhang mit der Förderung der Mehrsprachigkeit in der Volksschule stellt für alle Akteure eine grosse Herausforderung dar, der mit Geduld und Sorgfalt in geeigneter Kommunikation begegnet werden sollte.
4. Als Sprachenpolitikerin liegt mir die Förderung der Mehrsprachigkeit sehr am Herzen, weil das bereits vorhandene Potenzial gesamtschweizerisch auf allen Ebenen dienen kann und individuelle Mehrsprachigkeit absolut notwendig wird. Es ist auch nicht einzusehen, warum das in der Schweiz nicht gelingen soll, wo doch z.B. in Kroatien alle Schüler-innen ab der 1. Kl. die erste Fremdsprache lernen und ab der 4. Kl. die zweite. Als Sprachenerwerbsforscherin und Didaktikerin versuche ich einen Beitrag zu leisten bei der Umsetzung der Forschungsergebnisse in die Praxis. Für die Lehrpersonen soll es nach einer Einführungs- und Umstellungsphase keine Mehrarbeit bedeuten, sondern der Unterricht wird mit selbstständigeren, motivierteren Lernenden vielfältiger, differenzierter und bereichernder, so wie es bereits heute in vielen Klassenzimmern der Fall ist.

VERIO PINI

Segretario Deputazione ticinese alle Camere federali, Consulente per la politica linguistica (Settore Consiglio federale), Cancelleria federale

1. I cambiamenti proposti a San Gallo, Zurigo, Obvaldo o nei Grigioni, rispetto all'italiano o al francese, ma anche altre proposte che riguardano il dialetto tedesco o i diversi idiomi del romancio sembrano frutto di situazioni puntuali, con risposte diversamente motivate (finanze, spinte identitarie, demografia scolastica, scelte didattiche per far fronte a studenti in difficoltà, ecc.), ma con pochi punti in comune. Parlare di tendenza sembra dunque inopportuno.

Certamente vi è imbarazzo da parte delle autorità, di fronte a una situazione che sembra sfuggire di mano data la rapidità dei cambiamenti, e dunque un cedimento a favore di scelte frettolose, che toppo facilmente si scostano dai punti saldi che hanno fatto e fanno tuttora la nostra ricchezza culturale e identitaria. In questo senso vi è anche una minaccia:

- per la competitività della Svizzera, poiché la nostra materia prima è anzitutto quella "grigia" e il plurilinguismo ne è una componente integrante di primo piano, e
- per la coesione nazionale, già per altro messa alla prova da fenomeni migratori di proporzioni significative e da altri fattori.

2. In taluni ambiti il federalismo ha ritmi ormai incompatibili con la rapidità dei cambiamenti sociali in atto. L'armonizzazione e le scelte fatte con il modello per l'insegnamento delle lingue straniere nelle scuole elementari sono tuttavia quelle giuste, anche se in parallelo la ricerca di soluzioni consensuali e le relative lungaggini creano spazi per decisioni di facilità, dissonanti e rinunciarie, facilitate dall'autonomia cantonale in materia d'educazione. Sono reazioni d'assestamento rispetto a fenomeni nuovi, spesso intempestive e senza ambizione a lungo termine.

Ovviamente le grandi città e le zone periurbane vivono con maggior urgenza e intensità la crescente globalizzazione, i mutamenti indotti dalla libera circolazione delle persone, l'insediamento di aziende estere che trainano l'inglese, e altre forme di mobilità visibili sul mercato del lavoro e tali da suscitare altre attese o altri comportamenti linguistici.

La risposta della scuola pubblica non deve essere il cedimento verso chiusure a sfondo identitario, ma esattamente il contrario: diversità e plurilinguismo spinto, competitivo, aperto al mondo. Questo comporta sicuramente un approccio didattico adeguato, innovativo e forse più realistico rispetto al grado di plurilinguismo che la società effettivamente necessita.

L'industria ne sfrutta il potenziale, ne vede la necessità anche per la comunicazione tra i dipendenti, le implicazioni vincenti per il settore alberghiero o per la conquista di mercati europei limitrofi, con le nostre lingue ufficiali, o lontani, con l'inglese. Il settore finanziario e bancario, in cerca di nuovi orientamenti e confrontato a richieste più vicine alla clientela, ha pure bisogno di competenze linguistiche differenziate.

3. Le due cose devono sussistere in armonia: dietro a ciascuna lingua vi è una cultura, una storia, una letteratura, ecc.! In tal senso ogni lingua insegnata, prima fra tutte la lingua madre, è materia a tutti gli effetti, e va tutelata come tale. Su questa constatazione si aggiungono altre considerazioni, anche di politica linguistica, che dovrebbero consentire di modulare le scelte didattiche, ma anche di arricchire il messaggio corale con un significato ben più alto: come "Willensnation", diversità culturale e intercomprensione sono alla base del nostro convivere e nel contempo di crescita individuale.

4. L'offerta per un insegnamento delle lingue conforme ai principi costituzionali e alle disposizioni relative alla maturità federale dovrebbe restare chiara, ambiziosa e responsabile, almeno da parte della scuola pubblica: le lingue ufficiali e l'inglese – in ogni Cantone – e una soluzione su misura per il romancio, nel Canton Grigioni. La lingua madre, nella sua forma standard e non dialettale, deve mantenere una posizione forte e prioritaria.

Il plurilinguismo è divenuto per certi aspetti una condizione di sopravvivenza: non va riservato a pochi, non va confinato nelle scuole private riservate a élite, e il grado di esigenze nelle singole lingue – pur se articolato con metodi didattici adeguati a nuove attese e nuovi ritmi d'apprendimento – deve restare dignitoso e non deve divenire un pretesto per scelte riduttive.

REMIGIO RATTI

Professore, già Consigliere nazionale TI, presidente Coscienza Svizzera

1. Aggiungerei che questi "attacchi" sono l'espressione di un mutamento nella territorialità del Paese, intesa come risposta "glocal" alle sfide interne ed esterne poste dalla globalizzazione. In altre parole il "locale" risponde al "globale" facendo leva ad un tessuto territoriale funzionale alle nuove sfide. Si assiste così ad un processo di regionalizzazione di una Svizzera sempre più metropolitana; un processo che accompagna e favorisce una regionalizzazione su base linguistica e risposte d'insegnamento delle lingue differenziate.

2. Il mutamento nella territorialità e delle risposte alle sfide esterne può spiegare le difficoltà nell'implementazione del modello intercantonale d'insegnamento delle lingue straniere, mentre, più in generale, il modello "glocal" ha un'influenza anche per le modalità didattico-pedagogiche. Ma pur ammettendo una riflessione più ampia, questo non giustifica certo le posizioni regressive e a carattere contabile espresse nei casi di San Gallo e Obvaldo.

3. Anche il quadrilinguismo svizzero va verificato alla luce delle sfide della globalizzazione. Esso è stato finora coniugato in chiave interna, mentre ora occorre valutarlo anche in chiave esterna. Questa impostazione appare necessaria e rovescia un discorso che altrimenti si tramuterebbe in uno scontro muro contro muro.

Il punto di partenza non è sfavorevole. Occorre ricordare agli svizzeri – parlanti in media 2,8 lingue – che, senza considerare l'inglese, possano potenzialmente parlare con il 67% della popolazione dell'Unione europea (UE25). E' una considerazione non da poco. Infatti, il tedesco è parlato dall'11% di europei che si aggiungono al 13% di germanici; il francese dal 23%, di cui 12 vivono in Francia; l'italiano dal 15%, di cui la grande maggioranza vive in territorio italiano. A titolo di paragone con l'inglese si raggiungono un 13% di britannici e il 34% degli abitanti UE25 che scelgono l'inglese come prima lingua d'adozione.

4. Il desiderio è quello che oltre all'aspetto dell'italofonia l'accento venga sempre più messo sull'italianità e sulla cultura di lingua italiana. Per esempio, all'Università di San Gallo una parte dell'insegnamento di letteratura italiana del professor Renato Martini, è svolta in tedesco. L'importante è acquisire una conoscenza e una consapevolezza dei valori dell'italiano e di situarli al di fuori dello schema riduttivo dello Stato-nazionale, l'Italia, per riscoprirli nella globalità.

Siamo al concetto di "italicità", un neologismo che si fa strada da appena una quindicina d'anni, indicante tutti coloro – e sarebbero duecentocinquanta milioni nel mondo – che parlano, capiscono e/o semplicemente si sentono vicini e vivono un modo italico – nella moda, nella cucina, nell'economia, nel canto e nelle arti in genere – d'approccio ai processi di globalizzazione. Un ragionamento che per analogia rappresenterebbe un nuovo paradigma per rilanciare il quadrilinguismo elvetico.

THOMAS STUDER

Professor für Deutsch als Fremdsprache/Zweitsprache, Universität Freiburg, Mitglied Direktionsrat Institut für Mehrsprachigkeit

1. Die Frage unterstellt, dass es einen engen und positiven Zusammenhang zwischen der (offiziellen) Viersprachigkeit der Schweiz und dem „nationalen Zusammenhalt“ gibt. Aber wissen wir, ob es diesen Zusammenhang gibt? Natürlich, die Viersprachigkeit gehört zum Bild, das wir von der Schweiz haben, aber klar ist ja auch, wie kürzlich die Studie Language Rich Europe wieder bestätigt hat, dass die Schweizerinnen und Schweizer diese Viersprachigkeit nicht selbst verkörpern. Zur Realität hingegen gehört, dass immer mehr Menschen in der Schweiz keine der vier Landessprachen als Erstsprache sprechen (zahlenmässig ist diese Gruppe grösser als die italienische und die rätoromanische Sprachgemeinschaft zusammen). Und eine Realität ist auch, dass für ca. 1/3 der Schulkinder in der Schweiz die Erstsprache nicht die lokale Schulsprache ist (Angabe gemäss Bundesamt für Statistik für das Schuljahr 2010/2011). De facto haben wir es also, im Zuge von Migration und Mobilität, mit einer Situation der Vielsprachigkeit zu tun, in der ganz unterschiedliche Sprachbiographien und Sprachprofile aufeinander treffen. Ein Problem dabei ist, für das gesellschaftliche Zusammenleben ebenso wie für das Sprachenlernen, dass diese Sprachen ein sehr unterschiedliches Prestige haben, auch wenn sie linguistisch als gleichwertig gelten: Der Hochwertsprache Englisch am einen Ende des Prestige-Spektrums stehen Migrationssprachen wie Albanisch am anderen Ende gegenüber. Die Landessprachen stehen irgendwo dazwischen, mit unterschiedlichen und z.T. gegensätzlichen Attribuierungen in den vier Sprachregionen.

Die reale Vielsprachigkeit in der Schweiz ist zweifellos eine Herausforderung für die Schule, aber diese Herausforderung hat mit dem Sprachengesetz und der Sprachenverordnung eine solide Grundlage, die es umzusetzen gilt. Dazu gehören die intensive Förderung der lokalen Schulsprache und ein breites Angebot für das Lernen der jeweils anderen Landessprachen als Fremdsprachen („Förderung der individuellen Mehrsprachigkeit in den Landessprachen“), aber auch die Förderung der Kenntnisse Anderssprachiger in der lokalen Landessprache und in ihrer Erstsprache. Diese Umsetzungen sind natürlich nicht einfach, sie brauchen Zeit und sind teuer, aber sie sind machbar und sie brauchen nicht in eine Überforderung der Schule zu münden. So geht es ja z.B. in den Schulfremdsprachen nicht um ein Können auf fortgeschrittenem Niveau, vielmehr sind die angezielten Grundkompetenzen (Mindeststandards) für die erste und zweite Fremdsprache Ende Primarstufe mit A1.2 (resp., als Perspektive, A2.1) tief angesetzt, und bei Italienisch und Rätoromanisch in der Deutschschweiz können, auf der

Sekundarstufe, auch Angebote für den Erwerb „nur“ rezeptiver Kompetenzen sinnvoll sein. Eine wichtige Frage ist schliesslich auch, wie man mit der Sprachenvielfalt umgeht. Und da, bei den pädagogisch-didaktischen Konzepten des Sprachenlehrens und -lernens, gibt es ja inzwischen eine ganze Palette von Möglichkeiten, darunter der schulische Austausch und Formen des zweisprachigen Unterrichts als besonders erfolversprechende Konzepte.

Wie erfolgreich die Förderung individueller Mehrsprachigkeit letztlich ist, wem sie etwas bringt und was genau (mehrere Ansätze der Mehrsprachigkeitsdidaktik sind linguistisch motiviert und stark kognitionslastig), lässt sich zur Zeit nicht zuverlässig abschätzen, und offen scheint insbesondere auch, was all diese Entwicklungen für den „nationalen Zusammenhalt“ bedeuten. Wenn damit – bescheiden, aber wichtig – auch ein gegenseitig respektvoller Umgang der Menschen in der Schweiz miteinander gemeint sein darf, lässt sich immerhin sagen, dass eine individuelle Mehrsprachigkeit das Potenzial hat für eine höhere interkulturelle Sensitivität, d.h. für mehr Offenheit, vielleicht Empathie und Flexibilität im Umgang mit dem jeweils andern und Fremden.

2. Die Umsetzung dieses Modells braucht Zeit, muss sorgfältig erfolgen (man denke u.a. an die Lehrerausbildung und -weiterbildung) und sollte schliesslich möglichst umfassend evaluiert werden (wofür es jetzt zum Beispiel Pläne in den zweisprachigen Kantonen gibt). Ganz verfehlt wäre es, jetzt schon vom Scheitern dieses Modells zu sprechen, denn erstens haben die HarmoS-Kantone noch bis zum Schuljahr 2015/16 Zeit, Inhalte des Konkordats umzusetzen, die sie noch nicht erfüllen, und zweitens wird man ja sicher die Resultate des Bildungsmonitorings abwarten wollen, das erstmals im Zeitraum 2014-2017 durchgeführt werden soll. Das bedeutet natürlich weder, dass das frühe Fremdsprachenlernen überall reibungslos anläuft, noch, dass dabei keine didaktisch-pädagogischen Fragen aufgeworfen werden. Nicht zu übersehen ist z.B. eine in Teilen erhebliche Diskrepanz zwischen den punkto Mehrsprachigkeit und Interkulturalität hochgesteckten Zielen der neuen sprachregionalen Lehrpläne, den aktuellen Lehrmitteln und dem, was in der Schule läuft. Und auch dort, wo Lehrplan und Lehrmittel nahe beieinander sind (Passepartout und Milles feuilles) bleiben viele Fragen offen, zumal auch solche im Bereich der Entwicklung – und des Beobachtens – interkultureller Kompetenzen .

3. Bei nationalen (z.B. Standards) und auch bei sprachregionalen Beschlüssen (z.B. Lehrpläne) sollten sprachpolitische Überlegungen auf jeden Fall eine wichtige Rolle spielen, bei kantonalen Beschlüssen auch, aber auf der Ebene der Kantone braucht es aufgrund (kontext-)spezifischer Bedürfnisse einen gewissen Spielraum (z.B. hat Französisch im Kanton Bern eine andere Bedeutung als im Kanton Graubünden oder im Kanton Tessin). Zu wünschen wäre insbesondere, dass auf beiden Seiten der Saane mit gleichen Ellen gemessen wird, d.h. dass hüten wie drüben sprachpolitische Überlegungen einbezogen werden, wenn es um Entscheide geht, die den jeweils anderen Landesteil mit betreffen. Beim Zürcher Früh-Englisch-Entscheid war das offensichtlich nicht der Fall.

4. Ein wichtiges Anliegen, wie es sich auch anlässlich des ersten Forums Sprache der EDK (November 2012) deutlich abgezeichnet hat, ist eine Zusammenarbeit von Spezialisten für die Erstsprachen/Schulsprachen einerseits und für Fremdsprachen andererseits sowie auch eine Kooperation oder mindestens Koordination der Sprachfächer mit den Sachfächern (z.B. Naturwissenschaften), in denen die Sprache ja – sei es die Schulsprache im traditionellen Sachfachunterricht, sei es eine Fremdsprache im zweisprachigen Sachfachunterricht – auch eine bedeutende Rolle spielt. Zur Zeit ist es noch vielfach so, dass der Mehrsprachigkeit von zwei Seiten zugearbeitet wird: vom Erstsprachenunterricht her und, dies v.a., vom Fremdsprachenunterricht her, doch stehen diese Ansätze noch wenig verbunden nebeneinander.

Wenn es so ist, dass die verschiedenen Dialekte und Sprachen der Lernenden, die „mitgebrachten“ und die in der Schule erlernten, nicht einfach nebeneinander existieren, sondern miteinander interagieren und eine integrierte mehrsprachige Kompetenz bilden (Europäischer Referenzrahmen 2001, 18; Ähnliches wird dort auch für die plurikulturelle Kompetenz postuliert), müsste dies Anlass und Programm sein, Kompetenzmodelle und -beschreibungen zu entwickeln, die alle Sprachen (und Kulturen) der Lernenden in den Blick nehmen und die über den Abgleich von Grammatik-Terminologie hinausgehen.

Ein anderes Anliegen ist, dass alle Lernenden eine faire Chance haben sollten, an einem modernen Fremdsprachenunterricht teilzunehmen. Dieser Grundsatz ist gefährdet, denn da und dort werden Stimmen laut, wonach „lernschwache“ und/oder nicht motivierte Lernende vom Fremdsprachenunterricht dispensiert werden sollen. Dabei könnte es sich um eine nur scheinbar lernerfreundliche Massnahme und um einen Trugschluss handeln, denn eine lange, englischsprachige Forschungstradition weist darauf hin, dass es einen starken Zusammenhang gibt zwischen schlechten Resultaten beim Fremdsprachenlernen und Problemen in der Entwicklung der Schulsprache.

Demnach hätten Lernende im Fremdsprachenunterricht nicht deshalb keinen Erfolg, weil ihnen eine spezifische Fremdsprachenlernfähigkeit fehlt, sondern weil schon die Entwicklung ihrer Erstsprache Problemzonen aufweist. In jedem Fall bräuchte es vor Dispensionsentscheiden genaue, förderorientierte Diagnosen nicht nur der Fremdsprachenkompetenz, sondern auch der allgemeinen Sprachfähigkeit, und für solche Diagnosen müssten neue Instrumente entwickelt werden, welche die verfügbaren alten und oft schlecht übersetzten ersetzen.

SACHA ZALA **Presidente centrale Pro Grigioni Italiano**

1. Le proposte di abolizione dell'italiano quale lingua di maturità sono da valutare come un attacco alla coesione nazionale. Un simile attacco è purtroppo avvenuto anche durante il dibattito del Gran Consiglio grigionese sulla riforma della Legge scolastica: è stata, infatti, lanciata la proposta di abolire l'italiano quale prima lingua straniera (L2) nelle scuole del Grigioni tedescofono in favore dell'inglese. La Pro Grigioni Italiano è intervenuta nel dibattito parlamentare inviando a tutti i Granconsiglieri uno studio empirico che smentisce la tesi di chi avrebbe preferito l'inglese all'italiano perché più importante nel mondo dell'economia grigionese. Lo studio dell'Università di Friburgo *Das Italienische als feste Grösse in Bündner Betrieben* (scaricabile all'indirizzo <http://www.pgi.ch/Italiano-EconGR.pdf>) mostra chiaramente che l'italiano è la seconda lingua più richiesta dalle imprese grigionesi.

Il Gran Consiglio ha confermato l'italiano quale L2 nelle scuole tedescofone del Cantone, si paventa però il lancio di un'iniziativa per ribaltare questa decisione.

2. Nel Cantone dei Grigioni il modello per le lingue della CDPE (1^a lingua straniera dalla 3^a classe, 2^a lingua straniera dalla 5^a classe) è implementato solo a partire dal presente anno scolastico. Come dichiarato dal Direttore dell'educazione, on. Martin Jäger, è ancora prematuro stilare un primo bilancio, in particolare per quanto riguarda i timori talvolta manifestati in ambienti tedescofoni che, con l'apprendimento di due lingue straniere, agli alunni più deboli venga chiesto troppo.

Bisogna forse ricordare che dagli alunni italofoeni il sistema scolastico grigionese da sempre si aspetta un impegno molto maggiore nell'apprendere le lingue straniere (in questo caso il tedesco) rispetto agli altri alunni visto che non vi è la possibilità, dopo la scuola obbligatoria, di proseguire la formazione scolastica in italiano, nonostante questa sia fissata dalla Costituzione quale lingua cantonale. Nel Cantone dei Grigioni non è a tutt'oggi possibile conseguire né una maturità interamente in italiano né frequentare una Scuola universitaria in italiano. Anche per chi sceglie l'apprendistato l'offerta formativa in italiano è assai limitata.

3. La domanda ipotizza un «conflitto d'interessi» che in realtà non esiste, cioè tra quello che in base a criteri pedagogici la scuola dovrebbe insegnare e i presupposti che comporta la pacifica convivenza tra le diverse realtà culturali di uno Stato plurilingue. Premettendo che il sistema scolastico deve preparare gli alunni a entrare nel mondo del lavoro e partecipare fattivamente alla vita pubblica del Paese, è evidente che in uno Stato plurilingue all'apprendimento delle lingue deve essere riservato spazio sufficiente nelle griglie scolastiche. Ne è l'ennesima conferma la recente decisione del Consiglio nazionale che prevede per i quadri dell'Amministrazione federale la conoscenza attiva di due lingue nazionali e passiva di una terza.

4. Il documento programmatico della Pro Grigioni Italiano sulla promozione dell'italiano è scaricabile all'indirizzo <http://www.pgi.ch/Insegnamento-Italiano.pdf>. Su invito della Pro Grigioni Italiano il Prof. Dr. Adriano Previtali dell'Università di Friburgo ha redatto inoltre una perizia sulle possibilità offerte dalla regolamentazione vigente per promuovere l'italiano al di fuori dei suoi territori di diffusione tradizionale (la versione in italiano è scaricabile all'indirizzo <http://www.pgi.ch/perizia.pdf>, la versione in tedesco <http://www.pgi.ch/perizia-deu.pdf>).

Oltre al rispetto da parte di tutti i cantoni dell'*Ordinanza federale sulla maturità* per quanto riguarda l'italiano quale materia fondamentale, la Pro Grigioni Italiano chiede con vigore da anni l'applicazione delle due Risoluzioni del Comitato dei Ministri del Consiglio d'Europa [ResCMN(2003)13 e ResCMN(2008)10] inerenti l'art. 14 della *Convenzione-quadro per la protezione delle minoranze nazionali* che invita la Svizzera a garantire alle minoranze nazionali l'insegnamento nella loro lingua nelle aree geografiche d'insediamento rilevante delle persone appartenenti a queste minoranze.